

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Rédigé, imprimé et publié par N. AUBIN, à sa résidence, rue S. Valier, No. 50.



Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. II.)

QUEBEC, 19 JUIN 1839,

(N^o. 3.)

LES DEUX MOINEAUX.

Fable.

Vers la fin du printemps, saison des amourettes,

Saison riche pour les poètes,

Mais bien pauvre pour les oiseaux,

Aux champs habitaient deux moineaux.

Bientôt, n'ayant plus de quoi vivre,

Au désespoir le plus jeune se livre ;

L'autre lui dit : " Je vais au loin

Pouvoir à ce pressant besoin ;

Sans doute le ciel aura soin

Que des grains ou des fruits tombent en ma puissance,

Je les cueille et viens sans retard

T'apporter la meilleure part,

En attendant; prends patience ;

Adieu ! " — Disant ces mots, il part.

Longtemps il vole en vain ; rien ne s'offre à sa vue ;

Sur le soir, cependant, il trouve un cerisier :

Or, les fruits étant mûrs, il mange à plein gosier ;

Il mange, le glouton, jusqu'à la nuit venue,

Et s'endort jusqu'au lendemain,

Laisant l'autre mourir de faim.

Tel, issu des rangs populaires,
 Au pain des grandeurs s'engraissa,
 Qui laisse dans l'oubli le nid qui le berça,
 Et dans leur infortune abandonne ses frères....

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 19 JUIN 1839.

ON NE PREND PAS LES MOUCHES, NI LE PARLEMENT IMPÉRIAL AVEC DU VINAIGRE.

Voilà l'Europe qui commence à prendre exemple sur le Canada et qui se donne l'agréable récréation de mouvements insurrectionnels; il est vrai que les choses s'y font sur une échelle un peu plus considérable qu'ici, mais toujours est-il vrai que le branle part du Canada. Ce pauvre Canada est la brebis galeuse qui doit périr pour sauver le troupeau et l'on ne fait point autant de cérémonies envers lui qu'envers les autres contrées dont on a droit de se plaindre. Je ne donnerai que peu d'exemples à l'appui de ce que j'avance. Le Haut-Canada, qui, dans le chemin de la réforme, avait l'air de faire queue avec le Bas et d'enchérir sur son zèle réformateur et même révolutionnaire, n'a pas reçu seulement une chiquenaude sur le nez de la part des autorités supérieures; au contraire: ce ne sont que coups d'encensoir envers sa population, que louanges, que baise-mains de la part de la gigantesque commission qui est venue nous amuser l'été dernier. A lire le rapport de Lord Durham on serait tenté d'ériger une statue à McKenzie et à chacun des martyrs de sa politique, tandis que les pauvres libéraux du Bas-Canada sont voués à l'exécration universelle. Tant mieux, morbleu: *mea culpa, mea culpa, mea culpa*, doivent s'écrier tous les Canadiens en se frappant la poitrine. Mais je n'écris point cet article au sujet du rapport de Lord Durham, car le pauvre homme étant absent je ne dois point l'attaquer; d'ailleurs ce rapport, qui ressemble un peu trop à la culotte de maître Arlequin par les morceaux différents dont elle est formée, est d'un volume un peu trop lourd et étendu pour que j'aie le temps de briser la tête à en extraire quelque chose de bon: il est ici-bas assez de petites bêtises à relever sans que j'aie encore à occuper des grosses.

A propos de bêtises, parlons un peu des derniers changements de ministères en Angleterre; changements qui ont manqué me faire crever de rire quand la nouvelle m'en est parvenue. D'abord je me demandai avec anxiété quel pouvait être le sujet d'un aussi grand bouleversement? mais je me l'expliquai bien vite quand je sus qu'il s'agissait d'enlever à la Jamaïque sa constitution afin de lui apprendre à mieux en user. En effet on peut bien, à propos de botte arracher au Canada ses libertés constitutionnelles; il ne fournit que du bois, du blé, de l'argent; mais à la Jamaïque! peste! c'est bien différent! N'est-ce pas de cette île que l'on tire le meilleur esprit de Rum? Aussi les représentans de la nation britannique ont-ils dû y regarder à deux fois avant de chercher noise à un pays aussi précieux: que ferait la chambre des communes sans la véritable *Jamaïque*: elle en perdrait l'esprit, puisque l'idée de se brouiller avec les insulaires a failli déjà révolutionner le Royaume-Uni après avoir révolutionné son cabinet. Bonne leçon désormais pour les Canadiens: s'ils veulent

rentrer dans les bonnes grâces de la mère-patrie et surtout du Parlement Impérial il leur faut songer à laisser de côté le vil commerce des bois et à manufacturer des boissons fortes supérieures à celles des autres pays. En effet ne doit-on pas attribuer au vin de Champagne l'accueil amical que fait l'Angleterre aux diplomates français ; le vin de Madère est je parie pour beaucoup dans l'œil paternel que cette puissance jeta toujours sur le Portugal. Les Wiskis Irlandais et Écossais ne sont-ils pas tout puissans dans la sollicitude qu'elle ressent pour les deux royaumes adjoints à sa triple couronne. En vérité, en vérité je vous le dis : manufacturez à force du Wiski, du Gin, de la bière même ; encouragez cette industrie par l'exportation au lieu de le faire par une consommation immodérée et vous vous grandirez bientôt aux yeux des communes et des pairs, que vous aurez pris par leur côté faible, et si vous réussissez à leur faire tourner la tête leurs cœurs vous seront bientôt acquis ; alors vous, regagnerez votre constitution et avec elle la liberté de boire, de manger, de parler, de penser, de dormir, pourvu toujours que vous flattiez le goût des représentans de la soif nationale.

DU THEATRE DE SOCIÉTÉ EN GÉNÉRAL, ET EN PARTICULIER DE LA DERNIÈRE
REPRÉSENTATION DRAMATIQUE.

Je suis bon prophète, J'avais annoncé dans mon dernier numéro qu'il y aurait foule au théâtre, lundi soir. Le public de Québec a fait en cette occasion, preuve incontestable de bon goût, d'abord en faisant se réaliser une de mes prédictions, et puis surtout en allant encourager de sa présence les débuts des jeunes amateurs typographiques. En effet lundi dernier la bonne et saine partie de la population couvrait tous les bancs de la salle de spectacle, et les loges où se présentaient les plus brillants ornemens du beau sexe de notre ville l'encadraient comme en une admirable guirlande de fleurs, variée par de riches parures et bien plus encore par de gais, de frais, de rians visages.

Puisque les soirées dramatiques semblent devoir être désormais plus fréquentes, et plus fréquentées, il appartient à la presse de donner à ceux qui veulent bien cultiver leurs talens et concourir à l'amusement, en même tems qu'à l'instruction du public, des conseils qui puissent les aider et leur rendre cette tâche plus facile ; conseils utiles non seulement à l'acteur mais encore à l'auditoire qui n'ayant pas de point de comparaison, ne peut toujours exercer, avec fruit pour lui-même et justice envers l'auteur, un jugement qu'il ne puise pas quelquefois dans sa propre conception. Jusqu'ici l'on s'est contenté presque exclusivement de jeter en masse quelques éloges à chaque société d'amateurs qui s'est risquée sur la scène ; aussi doit-on peut-être attribuer à ce défaut de critique la rareté des représentations. En effet il n'est pas d'exemple (du moins si je suis bien informé) qu'une société dramatique ait donné ici deux représentations, et cependant il est certain que la première apparition sur un théâtre est hérissée de tant d'obstacles qu'il est impossible que l'acteur, quelle que soit d'ailleurs la portée de ses talens, puisse les surmonter, et paraître avec autant d'avantage que lorsqu'il s'est déjà trempé aux premiers regards d'un auditoire nombreux ; si bien fait pour interdire le jeu de l'homme doué même des plus heureux moyens. Le meilleur acteur n'est pas toujours celui qui enjambe le plus hardiment un début, loin de là : la médiocrité est souvent présomptueuse et la présomption banit la timidité, tandis que le vrai talent se trouble quelquefois à l'aspect de la tâche qu'il a entreprise et cela d'autant plus qu'il en mesure mieux les difficultés.

J'ai dit plus haut que j'attribuais au défaut de critique la rareté des représentations ; voici comment je m'explique ce qui semble d'abord une contradiction : si tous les acteurs sont indistinctement louangés et couverts de gloire ils aiment mieux dormir à l'ombre des lauriers qu'on a empilés tout-à-coup sur leurs têtes que de risquer une deuxième entrevue où tout cet édifice pourrait s'écrouler, nulle émulation ne vient exciter les jeunes acteurs à de nouveaux efforts pour faire mieux ; ceux qui ont eu de brillants succès soit à cause d'une réussite véritable soit à cause du rôle qui leur était échu, en écrasent d'autres qui cependant peuvent conserver en eux-mêmes la conviction de déployer à une seconde revue des moyens plus fermes, plus élevés ou plus corrects. Il appartient donc à la critique de remettre chacun à sa place ; non point à la critique exigeante qui traiterait des commençans volontaires en vieux acteurs salariés ; non point la critique amère qui appellerait le ridicule sur un acteur et lui inspirerait tout-à-coup un découragement prématuré, mais la critique impartiale qui exciterait chez chacun une ardeur nouvelle, qui indiquerait des erreurs et des fausses conceptions, qui châtierait surtout les exagérations, défaut le plus commun chez les amateurs, défaut d'autant plus pernicieux qu'il tend à corrompre le goût du public et qu'il nuit par-là aux succès d'un acteur qui voudrait reproduire plus sainement, plus véritablement l'imitation de la nature dans ses passions, ses folies ou ses ridicules. L'exagération, dis-je, est le défaut le plus ordinaire aux commençans et celui qui semble devoir faire passer avec le plus d'avantage la médiocrité ; car il est beaucoup plus facile d'outrer, de caricaturer un personnage que d'entrer naturellement dans l'idée de l'auteur et de peindre raisonnablement et avec exactitude les portraits qu'il a tracés : l'exagération est comme l'usage immodéré des boissons fortes falsifiées qui émoussent le palais et font trouver insipides celles d'une bonne qualité ; il n'y a encore qu'une judicieuse critique qui puisse remettre l'acteur sur la voie et aider le jugement du public qui trop souvent, hélas ! traite aussi bien les cabrioles et les grosses balourdises de Polichinelle que les saillies fines, aiguës et insouciantes d'Arlequin. Une critique éclairée et consciencieuse en ferait éviter la répétition.

Tel acteur qui possède tout ce qu'il faut pour devenir un excellent comique reste tout simplement un bouffon qui, voulant capter un auditoire à tout propos, le fait souvent hors de propos. Les mots fins dont son rôle peut-être parsemé sont engloutis sous des gambades et de grotesques grimaces qui font rire aux larmes les enfants et eurs bonnes, mais qui ne font que sourire les hommes de goût.

Tel autre qui doit nous offrir le spectacle d'un homme vif, brusque, impatient, prompt ou bourru ne nous montre qu'un enragé, qu'un aliéné, le parterre qui ritait assez d'une image rendue naturellement en est empêché parce qu'il ne voit plus chez lui qu'un possédé pour qui l'on craint à chaque instant la rupture de quelque vaisseau sanguin ou de l'un de ses membres locomoteurs.

Tel qui d'un valet madré, spirituel, luté et fripon, ne fait qu'un danseur de corde dont la grâce éblouit quelquefois mais qui remplit d'effroi les témoins de ses sauts périlleux.

La critique ferait disparaître ces défauts, et acteurs et spectateurs s'en trouveraient plus à l'aise.

Un autre point que la critique aurait encore à corriger parfois serait d'abord le choix des pièces ; puis le choix des rôles ; choses qui offrent, (cette dernière surtout) à des amateurs les plus grandes difficultés, difficultés qui sont loin d'être toujours surmontées. Il arrive souvent que de médiocres acteurs ne jouent qu'à la condition d'a-

voir un premier rôle ; ceux qui leur sont supérieurs, poussés par l'amour de la scène plutôt que par l'amour-propre sont forcés d'en accepter un secondaire, de là vient que les personnages les plus importants, ceux pour qui la pièce est écrite, sont paralysés et que la représentation ne marche que par les accessoires. Il est du mérite à dire bien quelques mots qui ne veulent souvent rien dire, à apporter même convenablement une lettre sur la scène, tandis qu'un bon rôle exécuté gauchement ou faiblement fatigue l'auditoire pour l'acteur et n'indique chez celui qui s'en est chargé que présomption et mauvais goût. Mais, je le répète, il est impossible d'attendre un déploiement de grandes qualités chez tout acteur qui en est à son coup d'essai.

Je crois avoir assez démontré la nécessité d'une critique, même envers des amateurs, ainsi que celle de répéter plusieurs fois, sinon toute la représentation, du moins la pièce principale du spectacle avec une autre ; les acteurs n'auraient ainsi qu'une pièce à étudier à chaque fois et le public éprouverait d'autant plus de plaisir qu'il serait témoin des progrès des jeunes amateurs, en même temps qu'il comprendrait beaucoup mieux la finesse d'une comédie dont l'intrigue l'occupe assez, la première fois, pour l'empêcher d'en bien saisir les détails et l'esprit. Il faut, on peut dire, autant, si ce n'est plus d'expérience pour être spectateur et pour bien jouir du théâtre que pour s'y présenter. Un bon public fait les bons acteurs et le bon acteur forme à son tour un public éclairé.

Les amateurs sensés ne sauraient se formaliser des conseils qui leur sont donnés par le moyen de la presse, aussi long-temps du moins qu'ils y apercevront de la convenance et de l'impartialité ; aussitôt qu'on se place devant le public on lui appartient et on lui doit bon compte de la gloire dont il ceint votre front ; en procurant du plaisir à l'auditoire, l'acteur prend l'engagement de l'amuser encore, de faire mieux, de lui plaire, de le charmer de plus en plus. Le reproche le plus amer que je me permettrais de faire aux sociétés qui nous ont déjà récréés, c'est d'avoir négligé cette condition et de nous avoir fait goûter un agrément pour nous le refuser ensuite.

Mais j'avais commencé le présent article au sujet de Messieurs les amateurs typographes et voilà qu'il est déjà fort long sans que je les aie même mentionnés ; je n'ai pas besoin de leur demander excuse si je commence avec eux le plan de critique dont j'ai plus haut donné l'idée : il ne leur appartient point sans doute de se plaindre les premiers de la liberté de la presse. Je débiterai donc par leur dire que le choix d'une tragédie, pour un début surtout, montrait une présomption que des efforts surnaturels seulement pouvaient faire pardonner. La comédie atteint toujours plus aisément son but par les moyens ordinaires, et se trouve toujours plus à la portée de la généralité qu'une pièce sérieuse en vers. Pourvu que les rôles soient bien appris la verve de l'auteur intéresse, amuse toujours et ses mots heureux font écarter des applaudissements que l'acteur peut prendre pour lui-même ; on rit, l'objet qu'on se propose est atteint. Mais il n'en est pas ainsi d'un drame et d'une tragédie. Pour jouir d'un spectacle tragique il faut en être ému, touché, il faut y pleurer et ces effets ne sont produits que par une perfection dans l'art qu'il est presque impossible de rencontrer chez des novices. D'ailleurs les vers français dont la rime est si difficile à faire disparaître, (*) demandent assez de travail pour dégouter la persévérance la plus opiniâtre. La poésie qui donne tant de force et d'énergie au langage n'est qu'un lourd fardeau si celui qui la déclame la fait apercevoir ; le plaisir suit, l'illusion cesse aussitôt qu'on entend tourner les rouages du vers et battre le rappel de la rime. L'ennui remplace bien vite l'émotion si, au lieu d'un tyran qui rugit la menace ou d'un

amant jaloux dont la parole brûle, on n'entend réciter que de froides prières sous la forme de galants madrigaux bien rimés, bien coupés, bien cadencés. Ensuite pour réussir dans le drame il faut que tous les rôles soient en harmonie et également bien dits ; autre condition introuvable. Si donc les derniers amateurs ont eu quelque succès on doit leur savoir gré des études longues, minutieuses et incessantes auxquelles ils ont dû se livrer. L'entreprise était au-dessus de leurs forces, il leur a fallu des efforts inouïs pour s'en tirer aussi bien qu'ils l'ont fait et il n'y a pas à douter que dans une pièce plus à la portée d'amateurs ils ne montrassent des talents d'un ordre tout-à-fait relevé. Mais procédons.

Le spectacle de lundi se composait d'abord de *La mort de César*, tragédie en trois actes par Voltaire, la seule du théâtre français, je crois, qui se puisse jouer avantageusement par des amateurs attendu qu'il n'y a pas de rôle de femme. Cette pièce est dépourvue d'intrigue et ne doit ses beautés qu'à la profondeur des nobles et grandes idées politiques ou ambitieuses de César et au patriotisme républicain de Brutus, qui fait taire en lui les sentimens les plus puissans : ceux de l'admiration pour un grand homme et de la piété filiale.

Le rôle de César, rôle difficile s'il en fut jamais fut rendu avec talent par l'acteur qui s'en est chargé. Il a bien conçu la grandeur calme et magnanime du héros qui méprise de régner par la violence, mélangée des emportemens passagers du politique contrecarré dans ses projets les plus chers et du père qui reçoit de son fils une leçon d'héroïsme ; César devait être grand et noble même dans sa colère. Si le public n'a pas bien pu juger des beaux mouvemens que possède cet amateur, c'est qu'il a récité tout son rôle sur un diapason trop bas et qu'il ne pouvait être entendu clairement de toutes les parties de la salle. Sa belle voix, sa mâle diction, sa prononciation correcte et surtout sa juste conception du rôle, ont été perdues pour une grande portion des spectateurs.

L'acteur Marc-Antoine fit preuve de talent et surtout de zèle dans ce personnage. De tous les rôles c'est le plus ingrat et le moins fait pour attirer sur celui qui le remplit les applaudissemens de l'auditoire ; il conseille le crime et la rigueur, il est le plus vil et le plus dangereux des courtisans ; aussi, quelque naturel et quelque chaleureux que puisse être son débit, le public éprouve toujours un sentiment d'aversion involontaire dont l'acteur souffre injustement. Celui qui a rempli ce rôle l'a fait avec beaucoup de verve, de feu et d'intelligence, il y a montré de belles dispositions pour la scène. Il a déclamé son magnifique morceau devant le corps de César avec beaucoup d'énergie, avec une émotion qui lui fait honneur et qui promet pour l'avenir. Un peu de culture, surtout quant à la prononciation d'une langue qui n'est pas celle de son enfance, lui vaudra sans doute d'autres lauriers.

Brutus a déployé beaucoup de feu et souvent de la sensibilité : mais sa voix demande plus de moelleux ; il faut qu'il s'efforce de parler moins de la tête, plus de la poitrine ; ses gestes, sa démarche et sa conception ne sont pas toujours corrects. C'est un acteur qui pourra et qui promet de faire mieux. Mais, s'il faut parler franchement je dirai que c'était un peu de témérité à un aussi jeune amateur d'avoir entrepris un rôle qui demande tant de force, de mouvement, d'énergie, et dans lequel il faut passer par tous les sentimens les plus opposés. Du reste un second essai amènerait sans doute chez lui de grands progrès.

Cassius a joué son rôle aussi bien qu'on pouvait l'attendre d'un amateur. Il est fort difficile de rendre avec effet l'exaltation de cet inflexible caractère misanthrope. La

voix étendue de cet acteur a un timbre fait pour la scène; elle est susceptible de se reproduire sous mille formes; qu'il ralentisse son articulation quelquefois vague et pressée, et il peut viser aux succès les plus brillants.

Cimber a dit sa longue tirade avec beaucoup de correction; il a montré qu'il l'avait bien comprise; une tenue un peu plus noble sous la toge ne lui nuirait point.

Somme toute, la tragédie a dû satisfaire, tant sous le rapport des costumes que sous celui de l'ensemble, tout homme impartial et d'un goût épuré, et les amateurs qui y ont donné leur temps et leurs soins méritent à bien des titres l'indulgence de leur nombreux auditoire. Avant de passer aux autres parties du spectacle je prendrai la liberté de faire remarquer que des personnes qui ne montraient ni goût ni politesse laissaient éclater, sans sujet, dans les moments les plus pathétiques d'indécents ricanements, bien faits pour interdire l'acteur même le plus consommé. Le public donnerait une preuve de respect envers lui-même en faisant promptement justice de ces infractions qu'on ne peut du reste attribuer qu'à un manque total de goût et à une ignorance des convenances à observer vis-à-vis des acteurs comme des spectateurs.

Après la tragédie quelques chansons comiques fort originales ont beaucoup égayé la soirée. Puis vint la petite comédie du FINANCIER, en un acte. Cette vieille production assez insignifiante n'était point du tout faite pour mettre en jeu les talents comiques des acteurs qui, on peut le dire, ont plus fait pour la pièce qu'elle n'a fait pour eux; quelque court qu'aient été les divers rôles, on a pu voir qu'Alcimon ferait merveilles dans une partie plus digne de lui. Le chevalier et le marquis, n'ont pas manqué de verve, et lorsque Mademoiselle Henriette aura perdu un peu de sa timidité, sa jolie figure lui vaudra sans doute bien des conquêtes. L'acteur Cassius-Géronte n'avait dans ce petit morceau que quelques paroles à dire, mais on a sans doute pu y découvrir le germe de talents comiques des plus précieux. Frontin-César dans sa courte scène a montré ce qu'il pourrait faire dans un rôle plus digne de lui. Jusques là tout a bien marché, mais un *divertissement* qui avait été écrit pour terminer la soirée ne réussit à divertir qu'aux dépens des acteurs et de l'auteur, qui put voir son coup d'essai dramatique changé en la cacophonie la plus complète qui se soit jamais exécutée. Il est vrai de dire que quelque faible que soit d'ailleurs ce petit morceau, écrit, appris et joué en trois jours, il était trop frais dans la mémoire des amateurs qui en furent trahis, pour qu'il soit possible de porter un jugement soit du jeu, soit de la pièce.

Je ne terminerai pas cet article déjà peut-être trop long sans prier Messieurs les amateurs de nous redonner encore une fois leur tragédie, avec une autre bonne pièce, persuadé que je suis que leur seconde apparition sur la scène serait de beaucoup supérieure et que les principaux défauts que l'on a pu remarquer chez eux disparaîtraient totalement; le public accueillerait sans doute avec plaisir les nouveaux efforts de messieurs les imprimeurs.

Maintenant que ma tâche de critique est terminée il faut que je reprenne mon rôle de *fantasque*, et que je remercie pour le public l'aimable et fascinant beau sexe de Québec qui commence à prendre goût à ces nobles récréations et à venir les embellir de sa présence. Mais il me manque ici de la place pour l'inviter comme je le devrais à continuer d'accorder aux amateurs son utile patronage. Un article appelant les dames au théâtre et leur étant entièrement dédié, paraîtra incessamment, je n'y invite

rai point les messieurs attendu que si la meilleure moitié du genre humain se porte aux réunions publiques, l'autre suivra sans appel.

(*) La rime désespérait Talma lui-même; il changeait les vers, altérait leur ponctuation et par-là en détournait souvent le sens, plutôt que de la faire apercevoir dans sa déclamation. Il faisait couper, dans les plus belles tragédies, les phrases dont le sens marchait trop également avec le vers et celles surtout qui finissaient avec la rime. Les meilleurs poètes contemporains se sont prêtés à cette idée de l'acteur, inimitable, idée à laquelle sans doute il a dû ses plus grands succès.

A PROPOS D'UN FUSIL FRANÇAIS ET D'UNE INDUSTRIE ANGLAISE. Qu'est-ce que l'industrie? L'industrie est cette louable qualité qui existe chez quelques hommes et qui les pousse à faire valoir leurs talents ou leur adresse avec une persévérance et un discernement qui amènent ordinairement de bons et honnêtes résultats. L'industrie commune, vulgaire, fait vivre un homme et lui fait acquiescer de la réputation par son propre travail; c'est l'industrie plébéienne; roturier. Mais il en est une autre bien plus noble et plus élevée c'est celle qui fait arriver son maître aux mêmes objets, par le moyen du travail des autres: ceux qui l'exercent sont, je pense, à cause de cela, décorés de l'appellation de CHEVALIERS D'INDUSTRIE.

On va me demander sans doute en l'honneur de quel saint je me lance au milieu de cette explication philologique dans une feuille aussi volatile que la mienne. Je répondrai qu'ayant à parler d'un récent stratagème industriel qui n'est pas de nouvelle invention, mais qui pour cela n'en est pas moins ingénieux et répandu, j'ai dû faire une captieuse distinction entre la vulgaire et la noble industrie afin qu'on sache bien classer les deux genres dont j'ai à faire mention dans le petit fait que je vais citer, qui mérite d'être rendu public moins par son importance intrinsèque qu'afin d'en empêcher la répétition.

Un armurier français établi à Québec fit, il y a quelque tems, un fusil de prix qu'il vendit à un monsieur de cette ville. Après diverses mutations dans lesquelles cette arme voyagea à Montréal où elle fut réparée, elle revint à son auteur primitif qui vit combien l'industrie anglaise était supérieure à la sienne. Les ornemens du fusil avaient été légèrement retouchés et le nom du fabricant effacé et remplacé par ceux de R. & W. HALL, MONTREAL; on peut voir encore de l'ancienne adresse les mots: à QUEBEC. Voilà j'espère qui prouve un raffinement peu commun de l'industrie si vantée de la classe qui en fait le monopole et qui offre un exemple des deux divisions que j'ai établies plus haut: l'armurier de Québec est le pauvre industriel plébéien, mais ceux de Montréal se sont décorés de l'ordre des CHEVALIERS D'INDUSTRIE.

ECONOMIE DOMESTIQUE. Un avare disait souvent le soir à ses enfans:—Qui veut un sous pour s'aller coucher sans souper? Tous les marmots de répondre à l'envi—moi papa! moi papa! moi. Le lendemain le tendre père leur disait:—Allons, mes enfans, voulez-vous donner chacun un sous pour avoir un petit pâté chaud à déjeuner?—Oui, oui, oui, s'écriaient tous les petits affamés en sautant de joie et en battant des mains.

* * Grand nombre d'articles sont remis faute de place.

On a besoin à ce bureau de petits garçons pour vendre le journal chaque mercredi.